



Magazine culturel d'Akadem – Juillet 2019

Les Aventures de Rabbi Jacob, de Gérard Oury

Avec Louis de Funès, Claude Giraud, Suzy Delair...

Chronique de Samuel Blumenfeld

En 1971, juste après avoir terminé de tourner *La Folie des grandeurs*, Gérard Oury, le réalisateur de *La Grande vadrouille*, s'était demandé si sa fascination pour ces hommes en costume, chapeau et papillotes qu'il croisait rue des Rosiers ne pourrait pas donner lieu à une comédie. Ce film, que nous connaissons tous, s'appellerait *Les Aventures de Rabbi Jacob*.

Gérard Oury était Juif, sans aucun attachement religieux ou communautaire. Ce fils d'un violoniste russe était pensionnaire de la comédie française en 1939. En 1940, il avait fui la zone occupée tout autant que les lois anti-juives qui l'auraient empêché de poursuivre sa carrière. Oury s'installe en zone libre, à Marseille, Monaco, puis en Suisse. Lorsque sa fille unique, Danielle Thompson, future scénariste des *Aventures de Rabbi Jacob*, naît en 1942, Gérard Oury choisit de ne pas la reconnaître pour lui éviter le statut imposé aux Juifs.

Aussi étrange que cela paraisse aujourd'hui, *Les Aventures de Rabbi Jacob* fut un film difficile à monter. Gérard Oury venait pourtant de signer deux énormes succès, *La Grande vadrouille* et *Le Corniaud*, tous deux avec la tandem Bourvil/De Funès. Mais un film où Juifs et Arabes se retrouvent ensemble, dans une synagogue, rue des Rosiers, effrayaient les producteurs qui craignaient des manifestations. Il est vrai que le conflit israélo-arabe ne se jouait plus seulement sur le terrain proche-oriental, mais aussi en Europe, comme l'attestait la tragique prise d'otages des athlètes israéliens lors des Jeux Olympiques de Munich, en 1972. Les déboires entourant le film nous signalent désormais que les destins des communautés juives en diaspora et d'Israël sont solidaires.

De plus, à travers le personnage d'un chef d'entreprise, « un beau salopard » comme le définissait Gérard Oury, qui n'en revenait pas d'apprendre que son chauffeur était Juif, véhiculant sereinement les clichés antisémites de la France des années 1970, le réalisateur de *Rabbi Jacob* s'attaquait à un tabou. D'ailleurs, Louis de Funès, catholique pratiquant, homme de droite comme il se plaisait à le dire, ne faisait aucun mystère des préjugés qui l'habitaient avant de devoir prendre, dans le film, l'identité d'un rabbin venu de New York à Paris, pour la bar-mitzva de son petit-fils. Ce film lui avait « dégrassé l'âme » comme il se plaisait à le dire.

Comme n'importe quel film, Rabbi Jacob est le fruit de son époque. Le film sort, le 18 octobre 1973, en pleine guerre de Kippour alors que les israéliens parviennent à contenir les offensives syriennes et égyptiennes. Rabbi Jacob s'inscrit aussi, sans le chercher, dans un contexte particulier où, depuis la sortie, en 1971, du *Chagrin et la pitié* de Marcel Ophüls, la France découvre que le mythe gaulliste d'une France résistante ne tient pas la route. C'est même l'inverse. Les français ont, pour beaucoup, collaboré et se sont soumis au régime de Vichy. La publication, la même année, en 1973, de *La France de Vichy* de l'historien Robert Paxton participe de cette prise de conscience.

Rabbi Jacob apporte de manière inattendue sa pierre à cet édifice. Le fameux personnage de Rabbi Jacob, dont Louis de Funès est amené à usurper l'identité, prend soudain une autre résonance. Dans le film, parti de France pour vivre à New York, Rabbi Jacob n'est plus retourné dans l'hexagone depuis trente ans. Il a quitté la France de l'occupation pour partir outre atlantique. Mais, pour ce Rabbi Jacob exfiltré, combien ont été arrêtés et déportés par la police de Vichy ? Rabbi Jacob est donc aussi un fantôme.

Que le personnage de Rabbi Jacob soit incarné par Marcel Dalio précise encore davantage le trait recherché par Gérard Oury. Marcel Dalio incarnait avant-guerre le Juif Rosenthal dans *La Grande illusion* de Jean Renoir. Sa carrière prometteuse avait été stoppée net par les lois antijuives de Vichy, le contraignant à s'exiler à Hollywood où il se spécialisera dans des rôles de français, notamment dans *Casablanca*. Lorsque Dalio rentre en France, c'est pour découvrir que sa famille a été déportée, dénoncée par la concierge de leur immeuble qui escomptait récupérer leur appartement. Le portrait de Dalio était exhibé par la propagande de Vichy car il symbolisait, soi-disant, « le Juif aux traits typiques ».

C'est aussi cette tragédie que pointe Rabbi Jacob, la mort de beaucoup de Rabbi Jacob, dans une France qui n'avait guère résisté. Gérard Oury notait aussi la résilience de ces mêmes Rabbi Jacob. Nous étions en 1973, et la France découvrait que les Juifs ne meublaient pas seulement les livres d'histoire, ils étaient vivants, et l'on pouvait les croiser rue des rosiers ou ailleurs.